

XYZ. La revue de la nouvelle

À qui sait attendre

Stanley Péan



Numéro 32, hiver 1992

Salle d'attente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Péan, S. (1992). À qui sait attendre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (32), 11–18.

À QUI SAIT ATTENDRE

STANLEY PÉAN

Pascal-Marie s'en veut encore de s'être assoupie sur son siège, comme si elle redoutait que le chauffeur ait profité de cette bien involontaire petite sieste pour changer de cap et la déposer à des lieues de sa destination, en quelque *terra incognita*. Pourtant, l'écriteau au-dessus de la double porte vitrée du snack-bar ne laisse aucune équivoque.

— Sainte-Albertine de T..., annonce le chauffeur, et du coup elle se dit: *c'est une supercherie, il les a appelés avec ce téléphone dont on a équipé ce modèle d'autobus* (le *nec plus ultra* du confort routier, avec air climatisé!) pour qu'ils installent cet écriteau afin de me confondre...

Tout de même, il y a bien des limites à la paranoïa! Le chauffeur s'est pourtant montré si courtois... Avec le trafic de cinq heures, la jeune femme était passée bien près de rater ce départ, le dernier de la journée. Hors d'haleine, elle avait jeté sa valise près de la soute à bagages pour repartir à toutes jambes vers le comptoir de vente des billets. Plus que conciliant, le chauffeur lui avait dit que ce n'était pas la peine de courir, il l'aurait attendue. En poinçonnant son billet, aller seulement, il lui avait demandé si elle était haïtienne; à sa réponse affirmative, il avait enchaîné sur la fois où il avait eu des passagers haïtiens, un couple de jeunes mariés, *du monde ben d'adon...* Et elle s'était sentie en droit d'évaluer le degré d'*haïtianophilie* du chauffeur en lui soutirant, au grand dam des passagers impatients, la permission d'aller acheter un magazine, à la lecture duquel, juste retour des choses, elle avait fini par s'endormir. Inévitable, sur ce circuit de laitier qui s'arrête à chaque petite localité du coin.

« C'est *icitte* que vous descendez, je pense, madame », ajoutait-il. Fourrant la revue dans son sac, elle lui renvoie son sourire et se dit qu'il lui faudra se réhabituer à l'accent québécois, qu'elle n'a pas entendu souvent au cours de ces deux dernières années. L'homme descend à sa suite et la devance vers la soute pour lui remettre son bagage. « Bon séjour, là ! » Elle le remercie et se tourne vers le casse-croûte.

Sainte-Albertine de T... Pascale-Marie pousse la porte vitrée. À son entrée, les quelques clients du snack-bar se taisent et se tournent vers elle. Du coup, elle se rappelle l'expression consacrée : « minorité visible ». Attroupés autour d'une machine à boules au fond de la pièce, une bande d'adolescents, crânes rasés, vêtus de hardes, croix gammée aux brassards, Dr. Martens aux pieds, la dévisagent en se donnant des coups de coude plus ou moins discrets, si bien qu'elle se demande un moment si elle ne ferait pas mieux d'attendre dehors. Mais un de ses compagnons de voyage, traînant péniblement trois lourdes valises, lui demande de s'écarter de l'entrée. Elle avance, lui cédant le passage. La porte se referme brusquement, la coinçant à l'intérieur. Résignée à faire deuil de l'air frais, elle scrute la salle d'attente, espérant apercevoir Hervé. De toute évidence, il n'a pu se libérer de ses empêchements.

— Il se peut que je sois retenu à l'école, lui a-t-il dit au téléphone, hier soir. Réunion syndicale. Attends-moi au terminus, j'essaierai d'être là avant dix heures.

La voix d'Hervé lui a semblé méconnaissable, sans chaleur, comme si réentendre la sienne après tout ce temps ne lui faisait rien. Lui tenait-il encore rigueur d'être partie ou simplement de n'avoir pas écrit plus souvent ? Elle ne lui avait expédié en tout et pour tout qu'une seule carte postale, un mois après son arrivée à Port-au-Prince, convaincue qu'il valait mieux pour eux de s'oublier. Lui avait continué à écrire des lettres, de moins en moins longues, de moins en moins drôles, jusqu'à la dernière, il y a un an, où il lui confiait qu'il s'en allait enseigner le français dans le Nord, puisque sans elle Montréal n'avait plus d'âme.

Elle prend siège sur un des trois fauteuils en plastique noir, équipés d'une mini-télé, expressément conçus pour le maximum d'inconfort. De là, elle peut surveiller presque simultanément l'entrée principale et la double porte vitrée qui donne sur l'aire d'embarquement. Au-delà des maisons basses du centre-ville, une vague d'encre achève de noyer les dernières lueurs du couchant. Poussant un soupir, elle ressort de son sac son magazine, à peine feuilleté. Elle n'a pas la tête à la lecture. Au moment où enfin les regards se détournent un à un, elle prend conscience de la blancheur de tous ces visages. Progression normale, estime-t-elle: après la noirceur de la campagne haïtienne, les couleurs bigarrées de la faune métropolitaine, la voici vraiment de retour au royaume d'hiver.

À la consigne, un couple de vieilles dames s'énerve au sujet d'un colis en provenance de Québec qui aurait dû arriver en fin d'après-midi. La préposée va vérifier. Assis en face de Pascale-Marie, elle vient à peine de le remarquer, un vieil homme, le dos courbé, le menton appuyé sur ses deux mains crispées sur le pommeau de sa canne, la fixe, tout sourire, une lueur étrange dans les yeux. Elle songe à une histoire de Ray Bradbury que lui avait lue Hervé, où un vieillard dans une gare ferroviaire attend depuis des années que descende du train un parfait inconnu qu'il suivra et assassinera sans crainte de se voir soupçonné, puisqu'il n'aura aucun motif de commettre ce crime.

Il lui faut cesser d'alimenter ainsi ses propres craintes! Hervé sera là bientôt. Pour passer le temps, elle s'imagine réentendre sa voix et s'étonne à nouveau du contraste entre le ton glacial d'hier et celui, autrement plus passionné, qu'il avait eu deux ans plus tôt, le jour où elle lui avait annoncé sa décision. Il ne comprenait pas les motifs qui l'avaient poussée à s'engager dans ce projet de coopération internationale; lui qui l'avait appuyée dans toutes ses initiatives, elle ne saisissait pas pourquoi il le prenait si mal, ne saisissait *pas encore*...

Autour du *pinball*, les ados s'excitent. Le peu de points marqués s'accompagne de coups de poing dans le flanc de la machine

et de jurons. Les deux commères fulminent; quelqu'un d'autre aurait réclamé leur colis à leur place, leur apprend la préposée à la consigne. La plus vieille n'en revient pas: qui dans leur petite ville aurait la malveillance d'usurper leur identité? Où s'en va le monde? Pascale-Marie ramène son attention sur le vieil homme en face. Il lui sourit toujours. Comme s'il savait des choses à son sujet...

Le temps traîne comme une limace. Elle qui a toujours trouvé absurdes ces minuscules télévisions aux bras des fauteuils de gare, voilà qu'elle glisse une pièce dans la fente de l'appareil devant elle. La réception, elle s'y attendait, laisse à désirer; que les images brouillées d'une station affiliée au réseau TVA. Comme de raison, on y présente une pénible histoire à l'eau de rose, qu'elle identifie comme un film-tourné-pour-la-télévision, ce qui constitue en soi une sévère critique selon Hervé.

Pascale-Marie grimace au souvenir de leur propre idylle. Ratée.

La veille de son départ, ils s'étaient soulés de vin, de rhum et de réminiscences de ce qui aurait pu être, mais ne serait pas. Il l'avait embrassée, avec fougue, pour la première fois en cinq ans d'amitié tumultueuse, et plus tard, étendus sur son lit défait, ils avaient presque fait l'amour. Elle lui avait dit « non ». Il n'écoutait guère, emporté par son désir. Alors, elle avait pris son visage entre ses mains et lui avait murmuré, larmes aux yeux, qu'elle ne voulait pas faire l'amour. Elle n'avait pas spécifié *avec lui*, réticente à le blesser, mais également incertaine de vouloir dire *ça*. Déçu, il avait tenté de n'en rien laisser paraître, avait quand même continué de lui caresser les seins, lui embrasser le ventre, doucement, jusqu'à ce que le petit matin les surprenne endormis dans les bras l'un de l'autre.

Dans l'aube naissante, sur la route de l'aéroport, il avait cherché une dernière fois à la dissuader de partir, en vain. Elle lui avait dit de la suivre, mais elle savait bien que c'était impossible. Il s'était fâché, encore, avait dit qu'il regrettait probablement de ne l'avoir pas embrassée plus tôt, de ne lui avoir jamais fait l'amour. Elle avait dit non, ça valait mieux ainsi, elle préférait attendre. Et elle s'était comptée chanceuse qu'il ne lui demande pas *attendre quoi?* car elle

n'en avait pas la moindre idée. Bouillonnant de colère, mais pas moins amoureux — elle ne le comprenait qu'alors —, il déplorait de s'être montré trop tendre, « pas assez mâle », avec elle, ne se doutant pas que pour cette tendresse justement elle ne cesserait de chérir son souvenir.

Le vieux la salue d'un signe de tête, prend appui sur sa canne pour se relever et s'en va. En sortant, il croise une belle grande blonde qui entre et hésite sur le seuil de la porte. Les coups sur la machine à boules ont redoublé d'ardeur, les injures comptent maintenant des « salope ! » que ces garçons hargneux lui destinent peut-être, qui sait ? Malgré elle, elle repense à ces manchettes qui ont salué son retour à Montréal : guerre de gangs, conflits raciaux, circulation en samizdat du *Klansman*... Pendant un instant, elle se laisse encore aller à la paranoïa et s'imagine livrée à leur merci, elle, étrangère en terre étrangère, victime toute désignée.

Elle se dit : *et si Hervé ne venait pas ? S'il ne m'avait pas pardonné ?*

Angoissée, elle se lève vers le téléphone public qui n'a cessé de la narguer depuis son arrivée. Dans l'annuaire, elle n'a aucune peine à repérer son nom ; pas des tonnes de « Roumain », à Sainte-Albertine de T... Après cinq coups, on décroche enfin.

— Allô, Pascale-Marie...

— Je suis au terminus, Hervé, commence-t-elle.

— ...si tu m'appelles à cette heure-ci, poursuit la voix à l'autre bout du fil, sans l'entendre, c'est que je suis encore à l'école. Ne t'impatiente pas, j'ai demandé à une amie de passer te prendre ; elle devrait arriver vers dix heures et quart. Si tu veux laisser un message, ne te gêne pas. À tantôt...

Après le signal sonore, elle hésite puis finit par dire qu'elle est arrivée, qu'elle attendra son amie. A-t-elle le choix ? Elle retourne s'asseoir. Encore, la voix d'Hervé lui a paru neutre, sans émotion, même quand il a prononcé le mot *amie*. Une amie. Quelqu'un avec qui se montrer « plus mâle », pense-t-elle. Jalouse ? Et de quel droit oserait-elle lui en vouloir de ne pas l'avoir attendue, elle qui là-bas ne s'est pas astreinte au célibat le plus strict ?

La grande blonde, qui tourne en rond depuis un moment, s'approche pour lui demander s'il y a longtemps que l'autobus de Montréal est arrivé.

— Ce n'est pas l'autobus, c'est moi que vous cherchez, se hâte-t-elle de déduire. Je suis Pascale-Marie; vous êtes bien l'amie d'Hervé, oui ?

La blonde semble décontenancée par l'empressement auprès d'elle, puis l'idée d'un sourire plane sur son visage pendant un instant avant de se fixer à ses lèvres carminées.

— Content de faire ta connaissance; moi, c'est Julie...

Plutôt *jolie*, pense Pascale-Marie, avec un soupçon d'envie, en plongeant son regard dans celui de la blonde, plus vert et plus profond que la mer des Antilles. Les traits sont fins, exquisément tracés. Les cheveux, longs et bouclés. Le corps, robuste, d'une minceur athlétique. Et le teint, de neige. Pascale-Marie secoue la tête, pour en chasser cette pensée sur le *mythe d'Othello*, ce prétendu engouement des Nègres pour de telles beautés nordiques. « Alors, on y va ? » L'invitation de Julie à la suivre dissipe momentanément son malaise. Cette voix, suave, Pascale-Marie l'imagine sans peine caressante. Une sirène. Ramassant son sac et son bagage à main, elle emboîte le pas à son hôtesse. Sur le seuil de la porte, elle fait la sourde oreille aux commentaires désobligeants (*ça parle au diable, deux bouches!*) échappés par les skinheads. Peut-être ont-ils remarqué l'insistance de son regard, fasciné par les déhanchements de Julie.

Dehors, la brise lui fait regretter de n'avoir pas encore renouvelé sa garde-robe d'automne. Heureusement, Julie a garé sa voiture tout près. Enfin, *voiture*, c'est vite dit. « C'est pas le grand luxe, s'excuse presque Julie en ouvrant la portière de la vieille Monza rouillée, mais ça m'emmène là où je dois aller. » Glissant ses affaires sur la banquette arrière, Pascale-Marie prend place auprès de son chauffeur.

Capricieux, le moteur crachote, se tait, crachote à nouveau avant de démarrer. Remarquant un voyant rouge allumé, sur le tableau de bord, Pascale-Marie s'inquiète d'une éventuelle panne sèche. « Oh, t'en fais pas, la jauge est détraquée... »

Depuis un bout de temps déjà, le véhicule roule, traversant la ville somnolente, sans but apparemment. Les deux jeunes femmes n'échangent que sourires timides. Tous ces détours laissent Pascale-Marie d'autant plus perplexe qu'Hervé est censé habiter près du centre-ville. « Oh, j'ai pensé que tu aimerais faire un tour des environs avant de rentrer. »

— C'est que je suis pas mal fatiguée...

Tant pis pour la visite touristique. Toujours souriante, Julie acquiesce de la tête, engage la voiture sur le boulevard, s'arrêtant toutefois au Provi-Soir, pour des cigarettes.

— C'est bête, j'aurais dû le faire au terminus. Attends-moi là, je ne serai pas longue...

La blonde sort sans prendre la peine de couper le contact, laissant Pascale-Marie à ses idées noires. Attendre, attendre, elle commence à en avoir marre ! Et voilà que l'autre, cigarettes en main, décide de faire une autre station au téléphone public. Voulant tromper l'ennui, Pascale-Marie allume la radio puis, presque malgré elle, jette un coup d'œil dans le sac à main et aperçoit un grand couteau à cran d'arrêt. De toute évidence, dans des rues hantées par les skins, une femme, même blanche, n'est jamais trop prudente...

Au son d'un bulletin d'informations régionales, on roule vers l'appartement d'Hervé, cette fois. Pascale-Marie s'impatiente; il habite tout près, oui ou non ? Malgré la pénombre, il lui semble avoir entrevu le nom de la rue indiquée dans l'annuaire sur un panneau qu'elles ont dépassé bien trop vite. « On y est presque », annonce Julie de sa voix suave, comme pour la rassurer.

Le véhicule s'engage dans une ruelle sombre et étroite, jonchée de débris, qui s'avère un cul-de-sac. *Qu'est-ce que ça signifie ?* Le moteur toussote, s'étouffe puis meurt. Quelque part devant, un puissant phare s'allume et se braque vers Pascale-Marie qui lève les mains pour se parer de l'aveuglante lumière. Dans l'éclat éblouissant, des ombres remuent vers la voiture. Se rappelant Bradbury, elle se refuse à admettre ce qui lui arrive, s'évertue à se convaincre que tout va bien, elle roupille encore à bord de l'autobus, elle n'arrivera à Sainte-Albertine que dans un peu moins d'une heure...

— V-vous n'êtes pas l'amie d'Hervé, parvient-elle à bégayer.

Tandis que les ombres se pressent autour de l'auto, Julie esquisse un sourire malicieux et plonge la main dans son sac, en prononçant *précisément* la phrase que Pascale-Marie craignait d'entendre :

— Je n'ai jamais dit que je l'étais...

XYZ

XYZ
éditeur

l'ère nouvelle

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle



Pierre Karch

*Jeux de
patience*

162 pages, 17,95 \$

« [...] pour le plaisir des mots, pour la complicité du lecteur et l'art de la courtépointe. »

Maurice Émond, *Liaison*

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Québec, H2X 3M4